

Otto se balançait d'une jambe sur l'autre comme un petit garçon. MONSIEUR était parvenu au terme de sa formation : je devais donc, comme nous en étions convenus, laisser le quincaillier choisir un objet dans la collection de Konstantin Flastair. L'échange se faisait dans l'arrière cour de sa boutique. J'y avais garé le break, et le chien dormait en dessous, allongé sur une couverture. Les seuls moments où le bestiau était absent de son poste de surveillance c'est quand je lui ouvrais le porche pour qu'il détaille comme un beau diable et aille pisser au pied d'un lampadaire, ou renifler les jambes d'un passant avec cet air satisfait qu'ont les animaux domestiques. Il revenait en courant, fourrait sa tête entre mes jambes comme si je devais venir courir avec lui. Ce soir là, quand je me suis approché de la voiture avec la pince-monseigneur, il s'est relevé.

- *Non, le chien, pas encore. Demain.*

J'ai forcé le coffre et ai ouvert le haillon.

- *Non le chien, reste là.*

Il faisait des aller-retour devant l'ouverture.

- *Couche-toi.*

Otto est sorti de l'arrière boutique.

- *Vous pouvez venir !*

Le quincaillier s'est approché du coffre une lampe torche à la main. Il se balançait d'un pied sur l'autre comme un gamin impatient. Sa torche s'est mise à fouiller l'intérieur du break. Dans le faisceau, les objets accumulés, entassés, culbutés les uns sur les autres dessinaient des formes mats :

la poussière de la route. soulevée par le roulement continu avait obstinément réussi à s'introduire par les insoupçonnables interstices de la carrosserie. Je ne l'avais pas vu la première fois : le coffre ressemblait à la cave d'un immeuble construit au centre d'une plaine balayée par des vents terreux.

- *C'est incroyable, incroyable. Combien de temps il a mis pour accumuler tout ça ?*

- *Je ne sais pas, vingt ans peut-être, un peu moins. Il est mort j'avais quinze ans, je suppose qu'il avait commencé avant.*

- *Incroyable, vraiment.*

Je ne l'ai pas vu faire, il avait grimpé dans le coffre et s'y était enfoncé comme dans une grotte, il progressait au milieu des cartons d'emballages et des paquets les écartant pour les rejeter derrière lui comme aurait fait, de la terre, une taupe dans sa galerie.

- *Incroyable.*

Le son de sa voix a semblé tout à coup presque étouffée, elle était comme avalée par l'effondrement des marchandises sur elles-mêmes, Otto Di Ranker venait de pénétrer au plus profond du break, le break hérité de mon père, le break chargé jusqu'à la gueule de la collection obsessionnelle de mon père, la collection de Konstantin Flastair, le juge Flastair ; Otto Di Ranker avait plongé au cœur de la voiture et sa disparition soudaine aurait presque fait croire que le coffre s'ouvrait sur des salles-aux-trésors insoupçonnées, sur de vastes entrepôts magiques où l'on pouvait disparaître, le break pareil à une porte secrète donnant sur des univers parallèles. Mais rien de tout cela n'est arrivé, Otto Di Ranker est réapparu rapidement, si rapidement que je ne l'ai pas vu venir, Otto Di Ranker avec un air de fouine, et surtout la carabine, la Browning BLR, calibre 450, à la main, la carabine qui m'avait servi à tirer les lapins dans l'usine désaffectée et que j'avais lancée au fond du coffre avant de faire exploser la pelleuse hydraulique et les engins de chantier, lancée au fond du coffre avant de démarrer en

trombe, l'épaule emboutie par un morceau de tôle, lancée au fond du coffre avant d'aller m'écrouler, presque vidé de mon sang, au pied du dispensaire, au pied des marches, au pied de Pya ; Otto Di Ranker réapparaissant la carabine à la main et me pointant nerveusement, Otto Di Ranker accroupi au milieu des boîtes en carton, Otto Di Ranker me demandant de reculer, Otto Di Ranker armant l'arme, Otto di Ranker m'annonçant qu'il se fera un plaisir de récupérer mes marchandises, Otto Di Ranker le sourire aux lèvres saluant les progrès de MONSIEUR dans l'art de la vente, Otto Di Ranker m'ordonnant d'attraper le chien par le cou, Otto Di Ranker trébuchant au moment de redescendre à terre, Otto Di Ranker gisant au sol, la tête éclatée par la coque en plastique d'une machine à écrire de voyage que MONSIEUR, surgit là d'un coup, avait attrapée en un geste réflexe sur le seuil du coffre, et qu'il tenait encore à la main, avec l'autre poing serré, la mâchoire serrée, le muscle du bras tendu, Otto Di Ranker gémissant sur le sol puis s'arrêtant avec un dernier gargouilli au fond de la gorge et le chien qui s'approche pour renifler, que MONSIEUR repousse du pied, et sa main qui se desserre, la caisse de la machine tombant, s'écrasant sur le sol, s'éclatant, éparpillant des petits morceaux de mécanique, le ruban encreur se déroulant et venant s'échouer dans le sang, Otto Di Ranker muet, inerte, mort, étalé là comme un bac de peinture qu'on aurait renversé et dont le contenu se répandait doucement en une flaque épaisse et écarlate.

Il y avait peut-être une autre solution, merde !

Quelle autre solution, avec un flingue pointé sur ton bide ?

MONSIEUR est impulsif.

Efficace Auguste, juste efficace.

L'arrière cour était encerclée de hauts murs qui rendaient toute vision de la scène impossible de l'extérieur. Je sentais bien MONSIEUR prêt à agir, à mettre la main à la pâte. Faire disparaître le corps, oui, il n'y avait que cela à faire. Mais Di Ranker n'était pas un chat, il ne suffisait pas de le balader dans un sac ensanglanté et de le balancer dans un

fossé où il se serait écrasé avec un bruit mat et lourd.

Nous sommes dans la quincaillerie la mieux pourvue de toute la région, Auguste, nous devrions bien y trouver des produits et des outils efficaces pour nous débarrasser du bonhomme.

J'ai exploré les rayons : acide sulfurique, fluorhydrique, dissolvant, hachoir à viande, scie à bois, rape à fromage, rien ne manquait pour réduire Di Ranker à l'état de pas grand chose. J'ai attrapé un grand sac, enfourné les bouteilles et les outils à l'intérieur puis posé tout cela autour du cadavre. Di Ranker commençait à se rigidifier, sa couleur était désormais grisonante. Tombé sous le auvent du coffre, il était un peu à l'abri de la bruine nocturne qui commençait à descendre. Je suis allé dans le break pour allumer les phares, les feux arrières ont alors recouvert le corps, le visage du macchabé d'une couleur rouge verdâtre comme une espèce de maquillage ridicule, cadavre clownesque, rubicon, passé entre les mains d'un bataillon de croque-morts armés de tube de fonds-de-teint épais, étalés à coup de truelle. Et j'ai éprouvé une répulsion sans nom pour cette chose étendue sur le sol. Je ne me voyais pas commencer à la manipuler, à la découper où la dissoudre par je ne sais quel procédé qui de tout manière aurait duré des heures. Tout cela était franchement répugnant, la mort était répugnante ; la vie échappée, la carcasse semblait déjà se vider de l'intérieur, comme si elle s'effondrait sur elle-même.

Laissons-le là. Tirons-nous

Pas possible.

Pourquoi ?

Il est dans le passage, on ne va quand-même pas lui rouler dessus.

MONSIEUR a soudain bien des scrupules , il était prêt à le découper en morceau...

Ça n'a rien à voir. Il faut faire quelque chose. Si on veut arriver à Fjering, on doit être insoupçonnable.

Je ne pourrai pas le toucher.

Bouche-toi le nez.

*Oui, mais bordel, ça résout pas le problème !
Alors il reste l'accident.
Comment ça l'accident ?
Il est mort par accident.
Mais non, on vient de lui exploser la tête à coup de machine
à écrire !
Auguste réfléchis ! Tu t'y connais en accident, en gens qui
tombent et meurent. Il suffit d'être un peu malin. Rappelle-toi
ton père. Imagine que c'est juste une reconstitution. Du faux.*

Tard dans la nuit, Otto Di Ranker était étendu sur le parquet au milieu de sa boutique, il avait basculé de son échelle en essayant de saisir sur un haut rayonnage une machine à éplucher les pommes, et s'était malencontreusement écrasé la tête sur un coin du comptoir. Le cadavre était disposé exactement dans la même position que celle de mon père. Seul le chat manquait au tableau. J'avais gardé une mémoire photographique de la scène que je ne soupçonnais pas. Le corps d'Otto Di Ranker était devenu une sorte de pantin mécanique que je manipulais sans trop de répulsion. Comme il avait un peu refroidi, il m'a fallu parfois forcer sur les membres pour leur donner l'angle juste, l'attitude conforme à la chute, suivie de son écrasement. J'avais choisi le petit éplucheur à pomme dans mon coffre, une jolie mécanique dont les ressorts une fois remontés avec une clef d'horloger actionnaient un système de roues dentées entraînant la pomme vers deux lames, l'une cintrée, l'autre circulaire, déclanchant ainsi la double action, d'éplucher et de percer le coeur, ce mouvement s'accompagnant en phase finale soit d'une subdivision du fruit en fines lamelles circulaires, soit de sa séparation en morceaux carrés, soit de son découpage en tranches d'épaisseurs variables ; toutes ces finitions étant réglables par le choix de l'accessoire de finalisation et par les différentes options sélectionnées en début du processus d'épluchage. Je tenais parole, j'avais convenu d'un accord avec le quincaillier en contre partie de son enseignement, et le

respectais : *choisir un ustensile dans la collection, accompagné d'un certificat d'authenticité.* Je me suis exonéré du certificat d'authenticité afin de ne pas laisser de traces inutiles.

Le lendemain matin j'ai frappé à la boutique comme tous les matins, faisant mine de venir chercher ma leçon. J'ai appelé de l'aide pour faire croire que je soupçonnais qu'il y avait un problème dans le magasin puisque personne ne venait ouvrir, que le rideau restait curieusement baissé, que visiblement il devait s'être passé quelque chose de pas normal, Otto qui était si ponctuel, jamais une minute de retard, respectant scrupuleusement les horaires d'ouvertures affichés sur la devanture, peut-être était-il malade, même que Kortel et Pavel étaient passés hier soir devant la boutique, après la fermeture de l'auberge, et qu'ils avaient vu de la lumière, et donc qu'Otto avait dû travailler tard, bien plus tard après le départ de Monsieur Flastair qu'ils avaient vu chez Licka pour son repas habituel, moi disant qu'en quittant Otto hier soir il m'avait dit qu'il voulait faire un peu de rangement dans ses rayonnages comme tous les quinze jours et que donc il avait dû effectivement veiller tard, alors il a fallu faire le tour par derrière, escalader le mur, entrer dans la cour où se trouvait le chien, qui n'avait pas aboyé, le break qui n'avait pas bougé avec la tache de sang nettoyée à grand coup d'eau, puis, nous, enfonçant la porte de l'arrière boutique et découvrant le corps étendu du quincaillier, avec le sang séché autour de la tête, l'éplucheuse à pomme qui avait roulé un peu plus loin que sa main étendue, puis l'arrivée de la maréchaussée et la conclusion que tout cela était le résultat d'un malheureux accident, que l'échelle s'était décrochée du rayon parce qu'Otto s'était penché pour attraper l'éplucheuse à pommes posée sur l'étagère d'à côté, projetant ainsi le poids de son corps au-delà de ce que les attaches de l'échelle pouvait supporter et que par un effet de changement d'axe cette dernière avait fini par glisser entraînant le quincaillier et l'éplucheuse vers le bas, le tout se fracassant contre le comptoir.

On a enterré Otto Di Ranker trois jours plus tard. Un

pot a été servi dans l'auberge, on a levé nos verres à sa mémoire.

Quand j'ai quitté la ville, le grand rideau de fer était baissé. Otto Di Ranker, mon maître, reposait six pieds sous terre, emportant avec lui toutes les fantasmagories mercantiles issues de son cerveau génial, le quincaillier Otto Di Ranker, brillant conteur et somptueux salopard.